

effrayant. Voyez donc : nous sommes en avril, les chemins sont moitié boue moitié neige, il tombe de la neige mouillée, les enfants arrivent à l'école leurs habits trempés ; à peine sont-ils réunis en classe que l'on sent une odeur de vieux linge humide, il s'élève tout autour de la chambre une vapeur âcre qui fatigue les nouveaux arrivants ; et pas un carreau d'ouvert, pas le plus petit guichet pour permettre à l'air extérieur de pénétrer dans l'appartement et d'y renouveler l'atmosphère. La seule respiration de tant de poitrines, dans un espace le plus souvent trop restreint, suffirait à vicier l'air dont se nourrissent ces enfants, faibles encore, en voie de croissance, c'est-à-dire plus ou moins prédisposés à contracter des maladies, et vous n'êtes pas émus du supplice qu'ils subissent inconsciemment ! et vous ne songez pas à donner à leurs poumons une nourriture moins délétère ! Alors vous n'avez pas un cœur de père, ou bien vous ne savez pas que mieux vaut une table médiocre avec l'air salubre, que des viandes fraîches avec l'atmosphère viciée. Le bon air, c'est la vie.

Aussi qu'arrive-t-il, neuf fois sur dix ? Il arrive que les maladies courantes, les épidémies prennent naissance dans les écoles. La picotte, par exemple, choisit toujours sa première victime chez les enfants de l'école. Pourquoi ? Le Surintendant nous le dit dans sa circulaire du 1^{er} février 1879 aux inspecteurs :

“ Il m'est vraiment pénible de voir qu'en bien des endroits on empile, on parque—c'est le mot juste—les enfants dans des classes étroites, mal chauffées, mal aérées, quelquefois dans une mansarde basse et fumeuse. C'est là vraiment de l'inhumanité. Rien de moins surprenant si les élèves perdent la santé dans ces écoles, et inutile de dire qu'ils n'y gagnent guère en fait d'instruction, car ce n'est pas dans ces misérables maisons que l'on trouve les maîtres compétents.

“ Portez donc toute votre attention sur les bâtiments scolaires et sur l'état hygiénique des écoles, et faites-moi là-dessus scrupuleusement rapport. Vous pouvez ainsi rendre d'éminents services. En effet, vous avez dû remarquer par les comptes rendus des journaux que la petite vérole, qui a fait des ravages effrayants dans certaines villes, commence aujourd'hui à envahir la campagne. Déjà plusieurs paroisses sont atteintes du fléau, et dans chaque cas l'on a constaté que la maladie avait d'abord attaqué l'école. Cela se conçoit facilement : entassés dans une chambre trop petite, respirant toute la journée un air vicié, les enfants tombent dans un état morbide qui les prédispose à contracter toutes les fièvres courantes.”

Il est donc urgent d'aviser aux moyens d'écartier les dangers qui menacent la santé de nos enfants. Le moyen le plus sûr, le plus radical, serait de construire partout des maisons spacieuses et bien aérées ; mais avant que les écoles actuelles soient rebâties, il s'écoulera peut-être bon nombre d'années, et le fléau est à nos portes.

Dans les villes, on a les “bureaux de santé” qui ne laissent pas de faire beaucoup de bien : pourquoi n'aurions-nous pas, dans les campagnes, l'inspection sanitaire des écoles ?

La loi pourrait obliger les municipalités scolaires à faire visiter chaque école, au moins deux fois l'an, par un médecin, qui recevrait \$1 par visite et ferait rapport à l'inspecteur du district.

Ah ! mais ce serait une nouvelle taxe !— Sans doute, et pourquoi non ? N'est-il pas mieux de s'imposer \$20 par année que de voir mourrir ses enfants et payer les frais de maladie ?

D'ailleurs, prévenir vaut toujours mieux que guérir.

LES MONITEURS.

On appelle *moniteur* l'élève qui est chargé de surveiller ses condisciples en classe, lorsque le maître est absent ou occupé. Il a un cahier ou, plus souvent, une ardoise sur laquelle il inscrit les noms de ceux qui parlent ou enfrennent la règle de quelque manière. C'est encore lui généralement qui a la mission de recueillir les devoirs et de faire réciter les leçons au commencement de la classe. La durée de son mandat est ordinairement d'une semaine, mais elle peut se prolonger durant bonne conduite ; il y a des élèves qui sont très souvent moniteurs, d'autres qui ne le sont pas et ne le seront probablement jamais. A la fin de la classe, ou pendant la classe même, le moniteur remet sa petite liste au maître, qui réprimande et punit en conséquence.

Voilà un mauvais système, dangereux dans son application, dangereux surtout dans ses conséquences.

Si le professeur a une classe trop nombreuse pour qu'il puisse la surveiller lui-même, il doit tâcher de se procurer les services d'un aide ou adjoint, ou bien, lorsqu'il lui est tout-à-fait impossible d'avoir recours à ce moyen, il doit au moins choisir un des élèves les plus âgés et veiller soigneusement à ce qu'il n'abuse pas de son autorité. S'il est forcé de s'absenter, qu'il laisse les élèves sous la garde de leur honneur, plutôt que de nommer un de leurs condisciples pour le remplacer.

On ne peut pas se figurer combien de taquineries, combien de petites vengeances même s'exercent à la faveur de ce système. Deux ou plusieurs élèves ont-ils entre eux une discussion un peu vive, une de ces querelles d'enfants si communes dans les écoles ? si l'un d'eux a l'avantage d'être alors moniteur ou de le devenir à quelque temps de là, gare à ceux qui l'ont contredit ou maltraité. Il les *markera* impitoyablement à la moindre apparence de faute ; il les embarrassera en leur faisant réciter leur leçon ; bref, il exercera sur eux une petite tyrannie d'autant plus dangereuse qu'elle sera en apparence autorisée par le règlement.

Mais ce n'est pas tout ; les victimes, à un moment donné, auront probablement leur tour et deviendront moniteurs. C'est alors qu'elles appliqueront dans toute sa rigueur cette loi de Lynch si chère aux enfants : Faute pour faute, mauvaise note pour mauvaise note. J'ai vu des élèves qui, pour une insignifiante altercation envenimée par suite de ce système, se sont ainsi renvoyé le javelot pendant presque toute l'année. D'autres, qui n'ont jamais pu parvenir à la dignité de moniteur, souffraient sans rien dire la tyrannie du moment, mais la faisaient payer au centuple en invectives et même en coups de poing, dès que la sortie de classe avait placé tous les élèves sur un terrain égal.

D'ailleurs, la chose elle-même a, parmi les élèves, un caractère odieux. Car les enfants réfléchissent plus qu'on ne le croit, et ont un sentiment inné d'honneur qui leur permet d'apprécier d'instinct la qualité d'un acte. Interrogés-les, et si vous faites en sorte qu'ils puissent répondre librement, vous verrez ce qu'ils pensent de ce système. Vous verrez que le moniteur est qualifié par eux d'espion, de rapporteur, etc., pour ne pas redire des qualificatifs beaucoup plus énergiques, mais moins polis. Aux écoles anglaises, que j'ai beaucoup fréquentées dans mon jeune âge, on disait, non pas du moniteur, car il n'y en avait point, mais de celui qui tentait d'exercer les mêmes fonctions pour son propre compte : “ *He is a tattler, he tells on a fellow.* ” Dès lors, l'individu était jugé, condamné ; et il avait énormément à faire pour se réhabiliter, si toutefois il y réussissait jamais. Je sais que ce sentiment est un peu exagéré ; mais après tout, il existe et il faut prendre les enfants tels qu'ils sont.